

abonnés, certains de leur faire plaisir : il n'en est peut-être pas un seul qui ne lui doive d'avoir une bonne Mère. Nous profitons aussi de la circonstance pour rappeler brièvement ses œuvres et ses vertus.

Marguerite Bourgeoys naquit à Troyes, capitale de la Champagne, le 17 avril 1620.

Sa mère n'eut point à déposer sur son berceau une couronne de marquise, mais elle lui réservait un brillant héritage, le trésor de ses vertus.

L'enfant élevée avec le plus grand soin donna bientôt des signes de sa piété et de sa future vocation. Elle n'avait pas encore dix ans, et déjà, avec ses petites compagnes elle s'essayait, dans ses jeux, à la vie religieuse. "Nous accommodions cela," dit-elle, comme pouvaient le faire des enfants. "Mais Dieu y avait ses desseins."

Sous les grâces de l'enfance, elle laissait déjà poindre une certaine gravité qui annonçait la religieuse. Une grande facilité pour tout apprendre, une adresse remarquable pour toutes sortes d'ouvrages, une maturité de jugement surprenante pour son âge, lui donnaient sur ses jeunes amies un ascendant qui promettait une fondatrice de Communauté.

La mort prématurée de sa mère, ménagée peut-être par la Providence, pour donner l'essor à ses qualités précoces, la mit à la tête d'une maison. Son père, livré à son commerce et sûr de sa sagesse, lui confia le soin intérieur de la famille et l'éducation de ses plus jeunes enfants.

Tout cependant n'était pas perfection dans Marguerite. Bien faite et agréable de sa personne, elle le savait peut-être et recherchait la vanité de la parure. En elle ce ne fut qu'un léger nuage dans un ciel très-pur, mais Dieu ne voulait dans cette âme d'élite, choisie pour être l'instrument de sa bonté, aucune tache même légère.

Un jour qu'elle suivait une procession en l'honneur de N. D. du Rosaire, comme elle passait devant une statue de la Vierge, elle fut frappée d'une vive lumière qui lui montra le néant des vanités mondaines. Elle en fut toute bouleversée. "Je me trouvais alors," dit-elle, si touchée, si changée, que je ne me reconnaissais plus."

De ce jour date pour elle une vie nouvelle, plus parfaite encore que celle qu'elle avait jusqu'alors menée, et toute immolée à Dieu et au service du prochain.

Pour se soutenir dans une telle vie, elle sollicita son entrée dans une association de jeunes personnes, dont le but était de s'encourager dans le bien. Elle est reçue à bras ouverts, elle devient le modèle de toutes les Congréganistes. Elle est élue préfète, et garde douze années de suite cette dignité, ce qui ne s'était jamais vu ; elle ne la quitta que pour venir en Canada.

Son Directeur, homme de foi, de prudence et de science, la crut appelée à une vie plus sublime ; à la suite d'une longue épreuve, il lui permit d'aller frapper à la porte des Carmélites, puis à celle des Ursulines ; elles demeurèrent fermées et l'on ne sait pourquoi. Cette double humiliation qui voilait les desseins de Dieu, ne la rendit que plus ardente

à s'avancer dans les voies de la plus haute perfection.

Nullement découragée par ce contre-temps, M. Jendret crut alors sa pénitente appelée à fonder une nouvelle communauté. Il ne se trompait pas. Cependant, ce n'était point à Troyes qu'elle devait l'être. Le plan tracé, les règles approuvées par les docteurs de Sorbonne, autorisées par le pouvoir épiscopal, la Sœur Bourgeoys ouvrit le nouvel Institut avec deux des plus servantes Congréganistes ; bientôt privée de leur secours, elle dut encore abandonner ce projet. Mais l'idée était conçue, et ce qui n'avait point réussi dans la vieille France, réussira dans la Nouvelle. Dieu le voulait ainsi, et préparait tout pour le succès.

Pendant que ces événements se passent à Troyes, d'autres plus importants et qui s'y rattachent intimement s'accomplissaient au Canada. M. de Maisonneuve, gentilhomme Champenois, cœur plein de courage et de piété, esprit plein de prudence et d'initiative, jetait dans l'île de Montréal les fondements d'une grande cité. A plusieurs reprises, il vint en France pour les intérêts de la Colonie, et toujours il descendit à Troyes pour y saluer ses sœurs. Ces dames étaient très-liées à la Sœur Bourgeoys, dont elles admiraient la vertu. Sachant quel secours le Gouverneur de Villemarie pourrait tirer de son talent pour l'éducation des enfants, elles la lui firent connaître. M. de Maisonneuve n'eut pas plutôt entendu la Sœur Bourgeoys qu'il éprouva pour elle la plus haute estime et la plus profonde vénération, et lui proposa de passer au Canada avec les nouveaux colons qu'il avait recrutés.

Bien des obstacles s'opposaient à un pareil projet, mais l'autorité ecclésiastique l'approuva, le ciel lui-même parla. La Mère de Dieu vint dissiper les incertitudes de la Sœur : "Va, lui dit-elle, je ne t'abandonnerai point."

Elle partit comme les apôtres, n'ayant pour tout bagage qu'un léger paquet qu'elle eût pu porter sous son bras.

Ce départ souleva une tempête. Ses proches, ses amis, ses connaissances, toute la ville de Troyes en fut émue ; on la plaignait, on la blâmait et bien peu l'excusaient. De Troyes à Paris et de Paris à Nantes, ce ne furent que traverses, contradictions, humiliations et périls. On ent dit que l'enfer avait déchaîné toutes ses furies contre cette pauvre fille : le ciel même sembla prendre parti contre elle, et les peines et les angoisses intérieures vinrent s'ajouter aux persécutions du dehors.

Enfin, elle prend la mer avec toute la troupe de M. de Maisonneuve, et pense faire naufrage en quittant le port. Echappée à ce péril, elle retombe dans un autre, la peste se déclare sur le vaisseau. Ce fut comme par miracle qu'elle échappa à tant de dangers. Elle fit de cette traversée une véritable mission, veillant, soignant les malades et le jour et la nuit, instruisant les matelots, occupant leurs loisirs par de saints exercices, commandant à tous le respect et l'admiration par ses vertus, et gagnant les cœurs par son héroïque charité ; c'est ainsi qu'elle utilisait tous ses voyages.

Un fort, quelques maisons éparses sur des terres